

Magnolia

Marie-José Lacerte

Volume 9, Number 1, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/5990ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacerte, M.-J. (1993). Magnolia. *Brèves littéraires*, 9 (1), 34–40.

MARIE-JOSÉ LACERTE

Magnolia

On l'avait baptisée Magnolia. C'était une maison typique de la côte Est : étroite, tout en hauteur, avec ce petit air abandonné des résidences que l'on ferme pour l'hiver. Sur le bleu des murs apparaissaient des plaques de peinture plus anciennes. Mais les marches conduisant au porche recueillaient les vagues à marée haute. C'était un terminus qui en valait bien d'autres.

Ils s'étaient installés en quelques heures. On emporte peu de choses pour mourir.

Au début, ils s'étaient promenés longuement sur la plage. Ils avaient pour seuls compagnons les goélands qui tournoyaient au-dessus de leurs têtes. C'était la morte saison. Bernard marchait lentement, affaibli par son dernier traitement. Durant ces promenades, il regardait l'océan sans mot dire. Édith pensait aux navigateurs du vieux continent qui avaient pris la mer pour aller à la rencontre de terres pleines de tous les possibles. On devait lire sur leurs visages ce même air tout à la fois exalté par la perspective d'une fabuleuse aventure et marqué par la terreur de découvrir, peut-être, un abîme au bout de la ligne d'horizon. Elle lui tenait la main. Il lui semblait qu'elle n'était venue que pour cela, lui tenir la main.

Lorsqu'ils rentraient à la maison, Bernard s'animait, ragaillardé par l'air salin. Il s'asseyait près de la grande fenêtre du salon et parlait des concerts qu'il avait don-

nés, des pays qu'il avait traversés, des visages qu'il avait entrevus; de son premier professeur, de sa mère, de la première fille qu'il avait embrassée, de leur petit-fils. Il déballait ses souvenirs pêle-mêle comme il aurait sorti des photos entassées dans un carton à chaussures. Il savait pourtant qu'après avoir fait le tri, il devrait tout jeter.

Édith se versait à boire et se pelotonnait dans la chaise berçante. Elle écoutait. Le soir venu, elle préparait une flambée dans la cheminée. Dans le Maine, les soirées automnales sont fraîches.

Les flammes coloraient le visage de Bernard et lui donnaient un faux air de santé. Pour Édith, c'était l'heure de l'apéritif. Pour Bernard, c'était le moment de la journée où il débarrassait le violoncelle de sa housse. Édith le regardait promener sa main sur les arrondis de l'instrument. Il ne voulait plus en jouer. Et sa main repassait sans cesse sur le bois lisse. Lorsqu'Édith avait été enceinte, quelque trente ans auparavant, il avait eu le même geste pour caresser le renflement de son ventre.

Le soir, Édith préparait des plats légers qu'elle essayait de rendre appétissants, mais auxquels Bernard ne touchait guère. Il se réjouissait toutefois de la voir manger et se servait parfois un verre de vin.

Plus tard, ils retournaient au salon. Édith s'asseyait au piano. Bernard lui demandait toujours les mêmes pièces, des accompagnements qui lui rappelaient ses émotions de débutant. Le piano était un peu désaccordé, et dans les mélodies que jouait Édith se glissaient de trop longs silences : il y manquait la ligne chantante du violoncelle. Bernard fredonnait les passages de son instrument. *L'Élégie* de Fauré, surtout. Il la réclamait tous les soirs.

Puis Édith aidait Bernard à se mettre au lit. Depuis plusieurs mois, ils ne dormaient plus ensemble. Elle retrouvait les gestes d'une mère pour tirer la couverture, allumer la veilleuse, fermer la porte de la chambre. Le seul instant d'émotion qu'elle se permettait vibrerait dans son «bonne nuit». Comment savoir si elle aurait encore la chance de lui dire «bonjour» ?

Elle se réfugiait au rez-de-chaussée et buvait, seule, devant les braises à demi-mortes.

Un après-midi, Bernard ne s'était plus senti la force d'aller marcher. Il avait souri comme pour s'excuser à voix basse : «Pardonne-moi, je vais moins bien». Peut-être s'excusait-il aussi du fait qu'il mettait si longtemps à mourir. Édith avait toujours cru que les derniers jours d'un vivant se déroulaient en accéléré. Mais les heures s'allongeaient, agonisaient elles aussi.

Elle avait continué ses promenades d'après-dîner. Il lui fallait mettre un manteau désormais. Un après-midi, tandis qu'elle regardait les goélands planer sur un fond de ciel d'automne, une phrase datant de ses années de couvent lui était revenue. «Ô temps suspends ton vol». En cet instant où elle cherchait désespérément le nom de l'auteur de la citation, elle s'était mise à pleurer, là, debout, les bras ballants de n'avoir aucune main à tenir. Elle pleurait parce qu'elle craignait que sa mémoire ne lui joue des tours; elle était capable de citer une phrase apprise dans son enfance, mais elle avait déjà oublié les mots murmurés par Bernard la première fois où ils avaient fait l'amour. Elle pleurait parce qu'elle savait qu'elle se rappellerait toujours cette phrase imbécile alors que, si elle n'y prenait pas garde, certains souvenirs de sa vie avec Bernard s'estomperaient. Viendrait le jour où elle aurait peut-être besoin d'une photo pour évoquer le visage de son mari.

Elle avait pleuré longtemps sur cette plage de la morte saison.

– Tu as mal ?

– Non. C'est curieux d'ailleurs.

– J'ai du Paradol si tu en as besoin.

– Merci, non. Bernard avait souri de ce petit sourire gêné qui ne le quittait plus depuis trois semaines. Il faut bien que ma maladie m'offre quelques compensations.

La maladie de Bernard. La leucémie. Des traitements de chimiothérapie. Après une longue rémission, la récédive avec des métastases au cerveau. Le centre de la douleur envahi. Toutes sensations annihilées. Un traitement pour la forme. Et l'abandon. La résignation.

Bernard continuait d'afficher ce sourire tremblant. Chaque fois qu'il l'esquissait, Édith sentait une aiguille s'enfoncer lentement dans son cœur.

Sœur Saint-Mathias avait déposé avec componction un énorme cœur de polystyrène recouvert d'une peinture sanguinolente. Une centaine d'aiguilles y étaient plantées, ce qui le faisait ressembler à quelque cactus étrange ou à un hérisson malade. «Très bien, mesdemoiselles, ceci représente le cœur de Jésus. L'une d'entre vous pourrait-elle me dire pourquoi ce cœur saigne ? À cause des aiguilles ? Elles ne sont qu'un symbole...» Sœur Saint-Mathias s'était tue quelques instants pour mieux ménager son effet, puis avait frappé violemment le dessus du bureau avec la règle et dit d'une voix tonnante : «Elles représentent les péchés des hommes !» «Bon ben, si c'est ceux des hommes, nous on n'y peut rien», avait soufflé Édith à sa voisine. «Le carême commence aujourd'hui, mesdemoiselles, et je vous engage à aller à la messe quotidiennement afin de prier pour la rémission des péchés». Sœur Saint-Mathias prononçait ce mot avec la mine surnoise et affamée

d'un séminariste dévorant un livre à l'index. «Et chaque fois que vous assisterez à un office, vous aurez le privilège d'enlever une aiguille du cœur de notre pauvre Seigneur. Naturellement, les dimanches ne compteront pas». Édith venait d'une famille peu pratiquante, aussi n'avait-elle pas eu la chance de pouvoir «alléger la souffrance de Jésus».

Mais voilà qu'avec ses lamentables sourires, Bernard fichait dans le cœur d'Édith de minuscules épingles qui lui faisaient de plus en plus mal.

Un soir, Édith joua l'*Élégie* pour la dernière fois.

En le bordant, elle lui dit :

– J'aurais tant voulu t'emmener en Irlande.

À partir du lendemain, il n'avait plus quitté son lit.

Édith montait des plateaux, lisait certains passages des livres préférés de Bernard. Elle ne sortait plus. Le feu brûlait jour et nuit dans la cheminée.

– Édith, ne bois pas trop !

Bernard parlait de moins en moins.

Il avait jeté son carton à chaussures.

Un après-midi, Édith avait levé les yeux du livre qu'elle feuilletait sans trouver un extrait susceptible d'intéresser son compagnon. De grosses larmes rondes roulaient sur les joues de Bernard. Il avait reniflé comme un enfant et ébauché son atroce sourire.

– Tu comprends, cela ne m'ennuie pas de mourir, je n'ai plus peur. Tu verras, ce n'est pas si effrayant. Non, ce qui m'ennuie...

Édith savait qu'il se remettrait à pleurer et que jamais, jamais, elle ne trouverait les mots pour le

consoler. Mais Bernard s'était raclé la gorge et avait continué d'une voix plus ferme :

— Ce qui m'ennuie, c'est que l'amour qu'il y a entre nous va disparaître en même temps que moi. Non, ne parle pas. Je sais que tu ne m'oublieras pas... Édith avait baissé la tête d'un air coupable. Mais ce qu'il y a entre toi et moi, ce courant d'énergie qui part de chacun de nous pour aller vers l'autre se rompra avec ma mort.

Bernard avait fermé les yeux.

— C'est ça qui me chagrine le plus.

Édith ne dormait plus. Comme si elle avait voulu vivre pour deux.

Un soir, Bernard avait réclamé son violoncelle. Édith l'avait déposé sur le lit à côté de son mari. Elle les avait bordés tous les deux. Tableau étrange : l'homme et l'instrument réunis sous les draps, et la femme, un peu à l'écart, pensive, indécise; tableau qui se serait intitulé *L'éternel triangle*. Elle avait ensuite posé sur la table de nuit un appareil portatif à cassettes. Elle savait que c'était la fin.

— Mets-moi le *Stabat Mater* de Vivaldi. Non, ne le fais pas jouer maintenant, je ne suis pas prêt.

Édith entendait Bernard aux premiers temps de sa maladie : «Tu penses bien que je ne partirai pas au son d'un requiem. Trop banal ! Je choisirai un air grave qui me donnera envie de décoller. Comprends-tu Édith ?»

Ils s'étaient regardés un long moment. D'abord presque inaudible, le bruit du ressac avait fini par envahir la chambre. Édith avait embrassé Bernard. Et elle était redescendue. Ce soir-là, pas de «bonne nuit».

À deux heures du matin, la voix du haute-contre s'était élevée.

Édith avait éteint les lampes, une à une.

Elle avait attendu l'aube en remuant les lèvres de temps en temps.

Après, tout avait été très vite. Le constat de décès, les prières, l'enterrement dans le petit cimetière. Édith avait rassemblé ses effets en un rien de temps. On emporte peu de choses pour retourner à la vie.

Au moment du départ, elle avait eu un geste d'adolescente. Avec un feutre, elle avait tracé sur le côté de la maison, sur le bois rongé par le sel, un cœur, avec, à l'intérieur, les mots «Édith loves Bernard».

Et elle s'était sauvée. Elle avait eu envie de se replonger dans la ville qui était la sienne. De se faire prendre par le froid. De sentir l'odeur mouillée montant de l'entassement des manteaux dans le métro à l'heure d'affluence. D'aller manger un sandwich, debout, le regard perdu dans la vitrine embuée du restaurant. D'enfouir son nez dans le cou de son petit-fils.

Plus tard, elle sélectionnerait les plus belles heures de leur vie commune et les envelopperait soigneusement dans le papier de soie blanc de sa mémoire.